

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres, entre Canal et Beauriville.

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. ON SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE. Du 20 février 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lnc. Fahrenheit Centigrade

CARNET MONDAIN. FEVRIER. A L'OPERA.

AFFIRMATION SOLENNELLE. -DE-

L'Entente cordiale.

Bien que l'Abéille ait déjà parlé du discours que le Roi d'Angleterre a prononcé à l'ouverture du Parlement, nous croyons intéressant de publier les lignes ci-dessous que nous trouvons dans une feuille parisienne et qui confirment pleinement ce que nous avons dit à ce sujet: On ne soupçonnerait guère, en lisant le décret et pacifique discours du trône par lequel le roi George a inauguré le nouveau Parlement britannique, qu'il représente le prologue du dernier acte, post-étre, de ce drame anglo-américain et formidable qui met aux prises l'Angleterre d'hier et celle de demain. On y chercherait en vain une allusion aux graves problèmes de l'heure présente, ou une indication sur l'attitude ultérieure de la Couronne. On ne saurait en effet, découvrir, soit dans le passage où le souverain annonce au Parlement que "des propositions lui seront soumises pour régler les relations entre les deux Chambres afin d'assurer le jeu plus efficace de la Constitution", soit encore dans la phrase où il déclare que son gouvernement "a adressé à contre-cœur d'énergiques protestations au cabinet péruvien", l'expression d'une volonté ou d'une intention. Mais, après tout, ne doit-on pas s'en féliciter? Cette réserve excessive sur les plus importantes questions intérieures et extérieures ne prouve-t-elle pas, en effet, que la Couronne n'a voulu ni s'engager, ni se compromettre?

C'est donc qu'elle a conservé, en dépit des énergiques protestations dont elle est l'objet, son libre arbitre et qu'elle entend demeurer, comme dans le passé, au-dessus des luttes de partis?

Il nous plaît de penser que, parmi tous les privilèges concédés par la plus respectable tradition et qu'une singulière révolution oserait à supprimer, le privilège du Roi subsiste tout au moins. Les alliances volontaires du discours du Trône donnent à cet égard les plus légitimes espérances à ceux qui veulent arrêter l'Angleterre sur la pente fatale qu'elle a déjà plus qu'à moitié parcourue.

On ignore, par contre, s'il faut chercher dans les milieux modérés un autre motif d'espoir dans le fait de l'absence de M. Lloyd George au moment où la bataille va s'engager; ou, au contraire, si l'on ne peut pas au contraire se féliciter de ce que M. Lloyd George n'assistait pas au conseil des ministres qui précède l'ouverture du Parlement; si ce n'est point hier au banc du gouvernement: il vogue à cette heure sur les eaux bleues de la Méditerranée et ne paraît nullement pressé de revenir.

Le "Manchester Guardian" attribue cette prolongation de congé à son état de santé, mais des gens bien informés affirment que de graves dissentiments entre le chancelier de l'échiquier et M. Asquith seraient la véritable cause de cette étrange croisière. Quoi qu'il en soit, nous allons, dès le début de la nouvelle session, assister aux premières passes d'armes de ce duel historique.

Elles s'engageront vraisemblablement à l'occasion du budget de 1910, dont le vote fut ajourné par le ministère sur l'opposition des Irlandais. Quelle sera demain l'attitude des redmondistes? Ce sont eux, comme on le sait, qui seront maîtres de la situation, étant donné que leurs 76 voix constitueront la majorité, les deux grands partis, libéral et unioniste, ayant chacun un nombre égal de représentants.

La question du budget une fois liquidée, on passera immédiatement sans doute à celle du veto, et c'est sur ce bill que se livrera la bataille décisive. Je ne vois pas, en effet, qu'il y ait encore le moindre indice d'une entente possible entre adversaires. Et, de plus, l'engagement qu'elle a contracté avant les élections en déclarant se soumettre à la volonté du peuple, la Chambre des lords votera vraisemblablement l'adoption du veto; mais elle n'a pas au delà, et la Chambre des communes, on le sait, ne se contente pas de ce seul sacrifice. Qu'advient-il alors? C'est l'inconnu.

Il est enfin une autre question primordiale dont l'opinion anglaise attend la solution: celle du programme que le gouvernement se propose d'adopter touchant sa politique extérieure. Paralyisée par sa crise intérieure, l'Angleterre s'est depuis quelques temps trop désintéressée des événements internationaux. Nous avons plaisir à constater que M. Asquith n'a point attendu que sir Edward Grey se décide à rompre le silence, pour donner satisfaction à la légitime impatience du pays.

Il a, comme on le verra plus loin, prononcé dès hier des paroles qui seront particulièrement bien accueillies en France, en même temps qu'elles produiront le plus salutaire effet sur certaines chanceleries d'Europe. Le "Premier", à son effet, confirmé de la façon la plus solennelle les déclarations récentes de M. Pichon concernant l'étroite cordialité des relations franco-anglaises; il y a associé l'amitié qui unit l'Angleterre à l'Italie, association corrélativement significative et qui prêterait sans doute à de nombreux commentaires...

Le guide du chemineau.

Les chemineaux, qu'il ne faut pas confondre avec les cheminois, sont des nomades sans feu ni lieu qui mangent et dorment au petit bonheur, vivant d'aumônes et de rapines. Il semblait que ces fanatiques dussent se montrer rebelles à toute discipline, fût-ce corporative. Il paraît, néanmoins, qu'ils ont leur syndicat qui, en France seulement, compte 200,000 membres. Le syndicat met à leur disposition une sorte de guide du vagabondage qui, par des signes secrets, les renseigne sur les curiosités, les attractions et les dangers de la route. Ces signes sont au nombre de dix-huit. Deux flèches signalent dans le visage des "habitants hostiles." Un zéro veut dire "rien à faire." Quatre rayons dans un cercle signifient qu'"on donne à manger." Deux carrés qui se chevauchent signifient les "menaces;" au contraire, une croix d'archevêque dénonce au pèlerin la redoutable présence d'un représentant de l'autorité. Il y a des signes pour les maisons qui appellent des reprisailles, pour les propriétaires brutaux et pour les chiens dont il faut se méfier. Quand les hommes et les chiens sont également fâchés, un indice plus marqué commande un surcroît de prudence. Un grand et un petit triangle désignent le toit propice où s'abrite une femme seule avec sa servante. Trois tonnerres, en forme de galettes, avertissent qu'"on donne de l'argent;" s'ils empilent l'un sur l'autre, le chemineau est averti qu'il faut "insister." Enfin, deux signes complémentaires expriment des nuances encore plus délicates. L'un veut dire "raconter une histoire pathétique" et l'autre "parler religion pour apitoyer." Ne voyagez jamais sans le guide du chemineau, P. S.

Télégrammes reçus au Consulat de France.

Le gérant du Consulat de France a reçu hier plusieurs télégrammes dont il nous a obligamment donné connaissance. Le premier est de l'ambassadeur, M. Jusserand, qui lui apprend que le ministre de la Marine de France autorise l'escadre légère de l'Atlantique que commande l'amiral de Lajarte, à visiter le port de la Nouvelle-Orléans et celui de la Nouvelle-Orléans. Cette autorisation a été accordée sur la demande que l'agent consulaire de France à la Mobile en avait faite. La colonie française de la ville Alabama aura donc l'honneur de saluer les marins de son pays.

M. Emile Genoyer, d'une correction parfaite en tout, s'est empressé de transmettre l'heureuse nouvelle à son collègue de la Mobile. Le second télégramme est de l'amiral de Lajarte. Envoyé de la Havane et daté du 20 février, il est ainsi conçu: "Arriverai à l'embouchure du Mississippi mercredi matin, 7 heures."

Et de la Havane aussi, a été envoyé le troisième télégramme: il est du Consul de France, M. Henri Francastel qui, on le sait, vient occuper le poste de la Nouvelle-Orléans. M. Francastel y annonce son arrivée ici jeudi prochain à bord de la "Ville de Mexico", un vapeur de la compagnie générale transatlantique.

Distinction.

M. André Lafargue, un jeune avocat bien connu de notre ville, a été officiellement chargé par le maire Behrman de se porter à la rencontre de l'escadre française qui visitera notre port pendant les fêtes du Carnaval, et de souhaiter la bienvenue au nom des autorités à l'amiral de Lajarte, commandant de l'escadre.

Les promesses du progrès.

Le nouveau président de l'Institut des ingénieurs électriciens a fait à Londres une conférence sur le prix de revient de l'électricité, lequel pourrait, dit-il, être réduit à rien. L'unité qui coûte maintenant deux pence, devrait coûter à peine un huitième de penny. Il suffirait pour cela de construire les usines génératrices dans les pays miniers, au-dessus même des puits d'extraction. On éviterait ainsi le transport par chemin de fer, les charrois par tombereaux beaucoup de dépenses et de main-d'œuvre. Le courant, transmis par des câbles aux grandes villes, deviendrait alors, en raison de son extrême bon marché, d'un usage universel. Les particuliers aussi bien que les industriels y trouveraient leur compte. Au lieu de brûler dans leurs grilles du charbon, qui perd en fumée et en produits nocifs 90 p. 100 de son pouvoir calorifique, ils auraient des radiateurs. Eclairage, chauffage, tout serait électrique; la cuisine même se ferait à l'électricité. Et ce serait pour la santé publique un immense avantage. L'atmosphère des villes en deviendrait plus pure; le ciel s'en trouverait éclairci. Mieux encore. La science disposant à bas prix du courant électrique s'en servirait pour régler le régime des pluies. Une ligne de défense établie le long des côtes, écarterait du pays les nuages formés par l'évaporation de la mer et les empêcherait d'intercepter la lumière du soleil. Cependant, comme l'eau est utile

au lavage des rues, la science ferait pleuvoir deux fois par semaine, le mardi et le jeudi. Le reste du temps, l'Angleterre jouirait du climat de l'Italie.

THEATRE DE L'OPERA.

La saison théâtrale à l'Opéra touche à sa fin; dans quelques jours elle sera close, et M. Layolle et ses artistes se mettront en route pour une tournée qui commencera aux Etats-Unis et s'achèvera au Canada. Dimanche dernier, les deux représentations données au théâtre de la rue Bourbon ont été fort brillantes; le jour, Faust; le soir, Boccace.

La Musique de Faust est de celles qui ne vieillissent pas, les modernes les plus modernistes font cette concession, croyons-nous, aux vieux répertoires, rendent cet hommage à l'œuvre de Gounod. Le rôle de Faust était confié à M. Morati, un artiste qui possède d'une fort jolie voix, qui a de l'école et auquel les habitués du théâtre doivent des soirées aimables. Peut-être n'eût-il pas en possession de tous ses moyens dimanche dernier, mais son succès n'en a pas été amoindri. En apprenant la partie de Faust, M. Morati a manifesté une certaine réserve, cette tendance à la continue plénitude des notes. Le maître lui a appris que, pour les cordes vocales aussi, il faut savoir jouer de la pédale, si nous pouvons ainsi nous exprimer, et modifier la force, l'intensité du son.

De cette pédale le ténor a fait emploi et elle lui a valu de charmantes teintes; ce qui, croyez-le bien, passe avant l'ampleur du volume, passe même avant tout. N'est-ce pas Ponchard, le premier du nom, qui disait qu'en matière de chant, la voix était l'accessoire. Il y avait beaucoup, oui, beaucoup de vrai dans cette assertion.

Nous avons déjà, dans d'autres circonstances, parlé des autres interprètes de Faust; constatons cependant que Mlle Donaldson a fait une très poétique Marguerite; que M. Huberty a très brillamment rempli le rôle de Méphistophélès, et que la Dame Marthe de Mme Mea a été réussie. Boccace le soir, avait attiré une foule considérable qui a été tenue en belle humeur pendant les trois ou quatre heures qu'a duré l'exécution. Boccace est, croyons-nous, la meilleure partition de Suppe, et l'un des plus fins ouvrages du répertoire léger. La pièce est remarquablement montée; pas un artiste qui, l'autre soir, ne s'y soit montré avec avantage. C'est trois actes brillant par l'allure, par l'esprit, sans jamais verser dans la trivialité. Poème, partition se font ressortir l'un l'autre, et nous citerions difficilement un acte plus amusant comme livret comme-musique, que le second.

Chacun des sujets y tient fort bien sa place; on irait entendre l'œuvre, ne fût-ce que pour les couplets où Mme Cortez, Boccace, chante, dit si commodément ce qu'elle doit à la collaboration de papa et de maman.

Hier, La Traviata et Pailleasse ont fait les frais de la soirée et ont valu à leurs interprètes un beau succès.

Demain soir, Thaïs avec ballet, vendredi soir, représentation de gala en l'honneur des marins français qui arriveront à la Nouvelle-Orléans demain soir et y passeront plusieurs jours; La Bohème est annoncée pour la circonstance. Samedi soir, Aida, bénéfice de la Direction.

TULANE.

La ravissante comédie musicale la qui a pour titre "The Dollar Princess", peut être avantageusement comparée aux meilleures œuvres du genre, tant la musique en est fine, pimpante, entraînante.

Elle a été jouée dimanche soir et hier devant une salle comble à Tulane et les artistes qui l'interprètent ont remporté un réel succès.

Cette troupe comprend plusieurs chanteurs et comédiens de talent et dans son ensemble est incontestablement une des meilleures qui aient paru cette année sur la scène de ce théâtre.

"The Dollar Princess" restera à l'affiche pendant toute la durée des fêtes du Carnaval et sera donnée demain en matinée à prix populaires.

CRESOENT.

L'amusante comédie qui a pour titre "Buster Brown" n'a évidemment rien perdu de sa popularité, car c'est devant des salles combles qu'en ont été données les deux premières représentations. Elle est d'ailleurs si amusante que c'est toujours avec un nouveau plaisir qu'on la revisite. Le rôle principal, celui de Buster, est tenu par Master Harold West qui suffirait à lui seul à assurer le succès. Il est admirablement secondé par Madeline Clark, Alfred Grady, H. A. Barrows, Beatrice Flint, Pearl Evans, Phil. Smith et autres.

La pièce est agrémentée de plusieurs jolies chansons entre autres: "Honey-moon Glide", "Silver Bells", etc. Matinée aujourd'hui.

EN GREVE.

Cleveland, O., 20 février.—Le Vice-Président Louis Weyand de l'Union des fabricants de chaudières a reçu du quartier-général international de Kansas City, l'ordre de déclarer en grève les 500 ouvriers employés par les lignes du New York Central entre Buffalo et Chicago.

Les hommes ont quitté le travail à dix heures ce matin.

Edition Hebdomadaire de "Abéille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abéille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

LA MAIN NOIRE.

Chicago, 20 février.—Une bombe de dynamite à laquelle était fixée une mèche allumée, de deux pieds de long, a été trouvée ce matin par deux agents de police sur l'escalier d'une maison appartenant à Giacomina Frisa, un ouvrier italien. La bombe était composée de cinq charges de dynamite d'une forte puissance, liées avec un cordon. Une mèche et une capsule y étaient attachées. Frisa habite une maison à deux étages avec sa femme et quatre enfants. Il a reçu plusieurs lettres menaçantes ces derniers mois, lui demandant de l'argent, et signées de "la main noire." La dernière missive qui lui est parvenue la semaine dernière le prévenait que l'on ferait sauter sa maison s'il ne déposait pas \$500 dans un paquet sur le seuil de sa porte d'entrée, ou s'il prévenait la police.

La mèche, portée à la station de police, n'avait diminué que d'un pouce, ce qui indique que la bombe avait été déposée sur l'escalier peu de temps avant que l'officier de police la découvrit.

Recherches sans résultat.

Gainesville, Ge., 20 février.—Les nombreux hommes armés qui depuis samedi battaient le pays à la recherche des cinq bandits qui ont arrêté un train rapide de la Compagnie du Southern Railway, sont rentrés ce matin à Gainesville sans avoir rien découvert. En raison de la forte pluie tombée dimanche les limites ne ont pas parvenus à suivre les traces.

MORT D'UN VETERAN.

Gulfport, Miss., 20 février.—William Smith, qui pendant la guerre civile était mécanicien de la célèbre canonnière confédérée "McRae", est mort ce matin à Long Beach.

Congrès commercial du Sud.

Le maître Behrman a nommé hier les délégués suivants au Congrès commercial du Sud qui sera tenu à Atlanta du 8 au 10 mars: C. H. Ellis, S. Locke Breaux, R. F. Clerc, Walter Danziger, I. B. Bannison, Chas. D. Stroudback, Leonard L. Stern, G. A. Ramsey, E. A. Carreer, Sam Blum, Lionel M. Ricau, N. J. Cless, W. O. Hart, T. W. Goreau, Lawrence F. Fischer, J. J. d'Anglin, Roydon R. Douglas, Thomas R. Douglas, George M. Leahy, Louis D. Lagarde, W. W. Van Meter, E. H. Borden, Jas. W. Porch, P. M. Schneidau, Walter E. Jahneck, J. L. Onorato, Sylvan Levy, Leonard Krower, Claude M. Smith, Harold Newman, W. H. Thompson, E. J. Glenn, Sam W. Wells, Leon C. Simon, H. G. Hester, H. S. Herring, W. J. Colcock, Hunt Henderson, D. D. Barkley, Chas. H. Villard, Walter Parker, Wm Allen.

Grave accusation.

Ezra Boline, un jeune homme de la Nouvelle-Orléans accusé d'attentat criminel sur la personne de Kate Richelt, une jeune fille de 17 ans, a comparu hier matin devant le tribunal de district de la paroisse St-Bernard. L'accusé a plaidé non coupable et a été remis en liberté sous une caution de \$10,000 qui a été signée par son père.

Legs charitable.

M. W. R. McKown, un des habitants les mieux connus de la paroisse East Feliciana, décédé la semaine dernière, a légué par testament une somme de \$20,000 à l'Hôpital Presbytérien.

Le Rév. J. C. Barr, directeur de cet hôpital, a été informé hier matin de ce legs par la famille du défunt.

Feuilleton. L'ABEILLE DE LA N. O. LE GOUFFRE. GRAND ROMAN INEDIT. Par CHARLES MEROUVEL. DEUXIEME PARTIE. LUTTES ET DETRESSE. XXI. EN CAMPAGNE. (Suite) Lucile se disposa à sortir. Elle réfléchit une seconde et dit:

-Sais-tu que tu es bien isolée ici? -Que veux-tu que je craigne? -Rien, sans doute. -Cette chambre a toujours été la mienne. -Oui, mais alors tu avais près de toi ton institutrice... ta femme de chambre. -Elle n'est pas loin... Et je ne suis plus craintive ni peureuse... Que pourrait-il m'arriver encore? -Tu as raison... Allons, dors en paix, ma pauvre Mathilde! -Oh! oui... ta dieu bien... ma pauvre Mathilde. Lucile s'en alla. Son amie l'accompagna jusqu'au seuil de la vestibule qui précédait sa chambre et donnait sur un vaste corridor. La porte fermée, elle revint nonchalamment à sa chambre. Elle venait d'y entrer et se disposait à se débarrasser de son peignoir, lorsque soudain elle le ramena sur sa poitrine. Un homme se tenait au seuil du salon, au lace d'elle. Elle eut un geste de crainte avec une certaine hauteur: -Vous! Il s'avança et dit: -Oui, c'est moi... je vous ennuie? -Non. Depuis quelques temps j'avais un pressentiment... -Lequel? -Celui de quelque trahison, d'un piège... Elle ajouta froidement:

-J'y étais préparée. En réalité, à part le premier mouvement de surprise, elle semblait aussi calme qu'elle l'eût été dans le salon de sa tante, au milieu de ses invités et de ses amis. Elle reprit, en voyant le comte interdit à cet accueil: -Depuis près de deux ans, j'ai vécu dans un cachemir. Vous comprenez qu'après ce qui m'est arrivé, à la suite de malheurs auxquels je ne me croyais pas destinée, j'ai pris mes précautions pour le cas de nouvelles menaces... Elle étendit la main vers le salon voisin et dit: -Vous êtes là? -En effet... -Comment y êtes-vous entré... Qui vous y a conduit? Il répondit évasivement: -Vous n'ignorez pas que je connais le château, que j'y suis venu plus d'une fois... -C'est vrai... -Je n'avais donc besoin de personne pour me diriger... Il affirma: -Je connais le topo... -Vous avez entendu notre conversation... -Avec votre amie, madame Letour? -Oui, à l'instant. -J'en ai saisi quelques mots... très confusément... J'étais, d'ailleurs, préoccupé de l'accueil que vous alliez me faire. -Que supposez-vous qu'il puisse être?

-Je vous suis justement irritée contre moi... Je ne veux qu'une plaidoirie ma cause et en même temps la vôtre... -Ce sera long? -Un instant seulement. Quand je vous aurai expliqué mes pensées, mes sentiments, vous verrez ce que vous aurez à décider. -Parlez vite. Votre présence ici pourrait être mal interprétée. -Il ne tiendra qu'à vous que personne ne la connaisse. Mathilde, vous êtes ma femme. Il n'y a pas si longtemps que nous étions à la mairie et à l'église. Vous vous appelez madame d'Andelle. Rien ne peut faire que cela ne soit. Quand je vous ai demandée en mariage, ou plutôt quand mon père l'a fait, je vous avoue que je ne pensais qu'à rétablir les affaires de notre maison. Lorsqu'un navire sombre en mer les passagers n'ont guère d'autre idée que de songer à leur salut. Ruinée, barcelée par des créanciers, les d'Andelle sombraient. Vous seule pouviez nous tirer de l'abîme... Nous avons eu recours à vous. J'ai obtenu votre main... Au dernier moment un ennemi... qui? -Je ne le sais pas... Je réuni contre mon père et contre moi un dossier prouvant notre ruine et dans lequel on a glissé une de ces lettres qu'on écrit par amusement, comme au jeu d'écrit sans conséquence ou dans une minute de folie et de dérai-

son. Elle vous a indigné. Vous avez rompu, par votre seule volonté un contrat que vous veniez de signer publiquement... Vous m'avez mis en quarantaine et contracté à jouer un rôle ridicule et vil, celui d'un mari qui vit des aumônes de sa femme et qu'elle méprise assez pour lui fermer sa porte... Eh bien! Mathilde, ce rôle, j'ai cru que je pourrais l'accepter... Voulez-vous que j'aie le bout de mes yeux?... Je'ai cherché des distractions et je les ai trouvées lorsque, à la suite de votre aventure avec M. de Rouves—pourquoi ne pas dire les choses sans réticences?...—vous a pu de retarder et de renvoyer aux calendes un mariage qui devait être prochain... De cette aventure mystérieuse, je ne veux rien dire, sinon qu'elle devrait vous rendre indigente pour les passagers folles des autres. Loin de moi la pensée de vous adresser des reproches ou de pénétrer vos secrets... Le passé est le passé. Je m'occupe seulement du présent et de l'avenir. Elle l'écoutait, debout, en ayant mis entre elle et lui, une table longue et large, à coins de bronze doré, derrière laquelle elle se tenait. Elle ne prononça pas une parole. Il continua: -Or, le présent, qu'en faites-vous? Vous le rendez intolérable aux autres et à vous-même...

Je sais votre mari... et vous me chassez sinon de votre maison, du moins de votre chambre... Pour tout le monde vous êtes la comtesse d'Andelle, excepté pour moi! Je vous l'ai dit... J'ai cru pouvoir subir sans révolte cette sorte d'exil et d'ostentation... J'ai cru pouvoir, à force de distractions, oublier que vous êtes une des plus jolies femmes de Paris et que vous m'appartenez... J'ai cru que, en un mot, je pourrais vivre près de vous, dans votre hôtel, respirer l'air que vous respirez vous-même et rester insensible à vos charmes et à votre indifférence, pour ne rien dire de plus... Aujourd'hui, mieux instruit, comprenant qu'une telle situation est intolérable, je viens, non pas vous menacer, non pas vous imposer mes volontés, mais vous dire: - Oubliez le passé... Pardonnez-moi des écarts excusables et qui peuvent s'expliquer par une vie de dévouement et de fidélité.../ Vaincu, je vous demande l'aman, comme les tribus révoltées et soulevées par la force des armes... Mettons fin à nos discordes... Pardonnez et vous aurez en moi l'amal, le conseiller, le soutien le plus ferme et le plus doux... Ne faites pas votre malheur en faisant le mien. Femme sans mari, mari sans épouse, quelle chaîne sera la nôtre et qui pourrait la supporter? Il avait eu une minute de cha-

leur. Il crut au succès de sa visite. Arrivait-elle au moment psychologique, après les heures de fatigue et d'ennui? Mathilde n'avait pas fait un mouvement. Immobile à quelques pas de lui, blanche dans son peignoir mauve qui la drapait comme une statue antique, elle ne laissait percer sur ses traits aucune émotion, aucune inquiétude. Il faut dire que les paroles de son mari n'arrivaient à ses oreilles que comme une musique vague dont le motif n'a rien qui prenne le cœur et le remue. Sa voix, qui s'élevait de rendre émoquant, gardait quelque chose de sa rudesse ordinaire. Un professeur de rhétorique ou de déclamation aurait compris tout de suite que ce n'était là qu'un exorde du genre insinuant préparé à loisir, qui ne sortait pas de l'âme et n'avait rien de sincère. Tout ce qu'elle pouvait démentir dans ses paroles, son regard et son attitude, c'était cette sorte de désir brutal qu'inspire toute femme jeune et belle à l'homme qui se trouve chez elle à minuit, l'heure des crimes, et la surprend dans l'abandon d'une solitude et d'une liberté absolue. Et, en effet, c'était là le seul mobile qui agitait ses nerfs, l'unique sensation qui allumait une flamme dans la praxelle de ses yeux ardents.